

ALEXANDRE BELDI

**À CHACUN
SA FAÇON
DE MOURIR**

Une enquête du privé
Vincent Leprince

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute homonymie, toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne seraient que pure coïncidence et ne pourraient en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Alexandre Beldi, 2021
Tous droits réservés
ISBN : 979-10-359-5541-0

« ... et surtout, ne vous prenez pas pour un dur. Des durs, j'en ai plein mon tiroir, et les demi-cuits emplissent ma poubelle. »

**À chacun sa façon de mourir,
Chapitre 4**

Chapitre 1

Lécher le trottoir

En ce dernier jeudi du mois d'avril, un vent léger soufflait sur Paris. Il amenait avec lui une fraîcheur douce. Bien calé dans mon fauteuil, je lisais la page des faits divers de mon journal, dont l'article principal était consacré à la découverte d'un corps mutilé.

Le corps d'une femme atrocement mutilé découvert dans le Bois de Boulogne

Sinistre découverte dans l'ouest de Paris. Un corps, avec la tête et les mains abîmées, a été découvert par des promeneurs, ce mercredi au bois de Boulogne, a indiqué une source policière. La victime a également été lardée de plusieurs coups de couteau.

Le parquet de Paris a immédiatement ouvert une enquête pour assassinat et a confié les investigations à la brigade criminelle de la police judiciaire de Paris. Une autopsie a été ordonnée pour déterminer les causes du décès.

La victime serait une femme d'une trentaine d'années dont l'identification serait assez difficile.

Selon la police, ce secteur boisé est un lieu connu de trafic de drogue et prostitution nocturne en tous genres.

J'étais en train de relire l'article de presse quand le téléphone se mit à sonner. Je décrochai de la main gauche.

— Vous êtes bien Vincent Leprince, le détective privé ?

— Oui, c'est moi.

— Je suis Judith Videau et souhaite vous embaucher pour une affaire urgente.

La voix semblait autoritaire et catégorique.

— De quoi s'agit-il exactement ?

— Il s'agit d'une disparition, répondit-elle d'un ton presque offusqué.

— Comment avez-vous trouvé mes coordonnées ?

Elle hésita un instant.

— C'est Raymond Bay qui vous a recommandé, dit-elle dans un souffle.

Raymond Bay, c'était mon chef quand j'étais dans la police. C'est un type formidable, qui fait un travail difficile sans jamais se plaindre.

— Pourquoi moi ?

— Raymond Bay m'a affirmé que vous êtes le meilleur détective privé pour retrouver quelqu'un. D'après lui, vous êtes dur, tenace, intelligent et assez costaud pour donner des coups et surtout pour en encaisser.

Elle me dicta rapidement une adresse située à Vikville.

— Soyez chez moi demain matin à 10 heures, me dit-elle avant de raccrocher.

Le lendemain matin, je mis mon plus chic costume de couleur gris anthracite, une chemise blanche, une cravate rouge bordeaux et des chaussures confortables. C'était un rendez-vous avec vingt millions d'euros, la fortune estimée de Judith Videau. Je plaçais énormément d'espoir dans ce rendez-vous pour renflouer mes réserves. Ces derniers temps, mon compte bancaire était tellement bas qu'il pou-

vait lécher le trottoir sans se baisser. Vers huit heures, je sortis de chez moi. Ma voiture se faufila au bord de la Seine et prit l'autoroute A13 vers la Normandie. Le ciel était lumineux et la végétation commençait à respirer le parfum du printemps.

Je quittai l'autoroute au niveau de Beuzeville et me dirigeai vers la mer. Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres sur un tronçon rectiligne, je croisai un panneau indiquant *Vikville*. À l'entrée de la ville, sur la gauche et en retrait de la route, se trouvait l'usine de matériel électrique qui faisait la fierté de la région et de la famille Videau.

J'arrivai devant le domaine des Videau dont le portail peint en blanc était ouvert et assez large pour faire passer un avion, mais ne laissait rien voir de la maison. J'empruntai une allée gravillonnée, bordée de chênes centenaires, qui finissait en courbe et débouchait sur un terrain plat dont le centre était occupé par une grande demeure. Je m'engageai dans l'espace libre, coupai le moteur et sortis de la voiture. Je me trouvais sur une terrasse, en face de l'entrée principale.

La demeure était carrée, composée de trois étages, d'un sous-sol et entourée d'un parc immense. Elle n'était pas aussi grande que le palais de Versailles, mais pas loin. Une grosse voiture noire était garée à côté d'un grand cèdre bleu.

À l'aide d'une imposante tronçonneuse, deux jardiniers étaient en train de découper le tronc d'un noyer. Derrière moi se trouvaient une table, quatre chaises en fer forgé et un bassin en forme de demi-lune. Le bassin faisait office de logement pour cinq *koïs*, de couleur rouge et blanc, qui me surveillaient de derrière une plante aquatique au cas où je partirais avec une chaise. Un peu plus loin sur ma gauche, un jeune homme brun bien musclé et une jeune femme blonde élancée faisaient des longueurs sans se gêner, dans une piscine chauffée de la taille d'un terrain de tennis.

Je me dirigeai vers la porte d'entrée, mais avant de sonner, celle-ci s'ouvrit et un homme d'une soixantaine d'années sortit presque en courant. Il s'arrêta net, me jeta un regard surpris et hostile, puis s'empressa de le remplacer par un regard plus neutre. C'était un homme de taille moyenne, habillé avec goût, cheveux clairsemés et grisonnants, des yeux petits et enfoncés, un menton aigu et une bouche pincée qui lui donnait un air d'éternel hypocrite. Il me tendit la main et se présenta.

— Bonjour, je suis le docteur Gérard Lainatti, et vous...

Je la serrai. Elle était sèche et rugueuse comme un vieux morceau de bois.

— Je suis Vincent Leprince. J'ai rendez-vous avec Madame Judith Videau.

— Et c'est à quel sujet ? me demanda-t-il avec un air détaché et en repoussant sa tête vers l'arrière.

— Pour ça, posez-lui la question vous-même.

Il jeta un coup d'œil vers la piscine. Son regard s'attarda sur la jeune femme, son visage s'assombrit pendant une fraction de seconde. Puis il tourna sa tête vers moi avec condescendance, comme quelqu'un qui avait l'habitude d'être obéi, et sans perdre son sang-froid, il enchaîna :

— Voyez-vous, je suis son médecin traitant. Elle est souffrante, et il n'est pas souhaitable de la déranger.

— C'est à elle de me dire ce qu'elle veut faire. Si vous le voulez, on peut clarifier tout ceci avec elle.

Et joignant le geste à la parole, j'appuyai sur la sonnette. Soudain, ses yeux se rétrécirent, ses narines frémirent, il poussa un hennissement presque inaudible et partit au galop vers la grosse voiture noire tout en me lançant une dernière salve.

— Désolé, je n'ai pas le temps de discuter avec vous. J'ai d'autres patients qui m'attendent, mais on aura sûrement l'occasion de se revoir.

Ce monsieur était trop sûr de lui. N'ayant rien à rajouter, j'allais réappuyer sur la sonnette quand la porte s'ouvrit sur une femme dont la corpulence était emprisonnée dans une blouse d'un blanc immaculé.

— Bonjour, je suis Vincent Leprince. J'ai rendez-vous avec madame Videau.

— Bonjour, je suis madame Louba, la gouvernante de la famille Videau.

Elle m'invita à entrer avec un sourire qui dévoila ses jolies dents blanches, aussi blanches que sa blouse qui contrastait avec le noir de sa peau. Madame Louba avait un air sympathique, une allure imposante, bien en chair sans être grosse, une démarche chaloupée, un visage plein, une bouche charnue et un front dégagé. Elle ferma délicatement la porte, comme si elle eût été plus fragile que de la porcelaine de Limoges. Elle me montra le salon en me disant qu'elle allait informer Madame de mon arrivée et que je pouvais attendre au salon. J'acquiesçai d'un signe bref de la tête et elle partit vers l'arrière de la maison où se trouvait la chambre des maîtres. Elle glissa sur le sol, sans faire de bruit et avec une agilité inattendue chez une personne de sa taille.

À l'entrée, côté ouest, se trouvait une salle à manger digne d'un palace. Un grand escalier en bois massif montait vers les étages supérieurs et un couloir qui s'enfonçait vers l'arrière de la maison. Côté est, un large salon, si haut de plafond que toutes les girafes du zoo de Vincennes pouvaient tenir dedans sans baisser la tête ni se tordre le cou. Le sol était caché par des tapis kazakhs en pure laine, entière-

ment noués à la main, aux couleurs éclatantes qui illuminaient l'intérieur du salon. Les murs étaient décorés de tableaux et photos. Des fauteuils, des canapés et des tables basses formaient le mobilier essentiel. Au milieu du mur – situé à l'est – trônait une cheminée de style troubadour, qui n'avait pas l'air d'avoir servi depuis la Révolution française. En face de la cheminée, un vieux piano droit exhibait ses vieilles touches jaunâtres en un rictus figé, comme un zèbre un jour de paye. Des statuettes étaient posées çà et là pour donner l'illusion que cette grande maison était encore habitée. Au bout de quelques minutes, la gouvernante revint et m'annonça d'une voix claire :

— Si vous voulez bien me suivre, madame vous attend sur la terrasse.

Un long couloir nous mena à l'arrière de la maison, directement sur la terrasse où madame Videau était confortablement assise dans un fauteuil roulant dernier cri. C'est un genre de fauteuil électrique qui se déplie pour faire couchette, comme dans les avions. Elle posa son journal sur la table devant elle et me jeta un coup d'œil perçant censé me faire fondre à ses pieds et lui demander pardon pour cette intrusion. Elle s'adressa à la gouvernante sans la regarder.

— Apportez-moi du thé et apportez quelque chose à boire à monsieur Leprince.

— Une tasse de café fera l'affaire, répondis-je. Je bois du thé quand je suis fatigué.

— Vous le prenez comment votre café ? me demanda-t-elle.

— De préférence dans une tasse. Coupé en petits morceaux et sans sucre, répondis-je.

Un semblant de sourire traversa ses yeux verts, mais ne résista pas longtemps à la dureté de son regard. D'un geste de la tête, elle m'indiqua un fauteuil – cabriolet mauve – où je pris place en face d'elle. La gouvernante revint avec un plateau argenté qu'elle disposa sur la table à portée de main de madame Videau et retourna à l'intérieur de la maison. Madame Videau portait une longue jupe fauve, une veste grise par-dessus une chemise blanche. Elle affichait un air hautain. Son corps était svelte et de taille moyenne. Elle avait un visage triangulaire, un teint crayeux, une bouche sensuelle, des cheveux fournis et auburn. Elle était encore séduisante malgré ses soixante-dix-huit ans. Elle avait des mains longues, fines et pleines de taches. Un dos droit. Elle me rappelait une célèbre ex-danseuse qui avait gagné au loto.

— Que savez-vous de moi ? me demanda-t-elle avec un air poli.

Je levai la tête vers elle, la regardai droit dans les yeux, lui fis un sourire de circonstance.

— D'après votre médecin, que je viens de croiser, vous êtes souffrante, c'est exact ?

— Ne donnez pas trop d'importance aux propos de Gérard. Tout ce qu'il sait faire, c'est prescrire des calmants, des somnifères et faire semblant de soigner les alcooliques célèbres qui passent par Deauville. Comme j'ai financé sa clinique, il fait du zèle pour me prouver sa gratitude.

— Avant de venir chez vous, j'ai fait quelques recherches pour me faire une idée sur votre famille. Vous êtes à la tête de l'usine Videau Électricité, fondé en 1920 par votre père. Maurice – votre mari – est décédé, il y a de cela une dizaine d'années. À la suite d'une longue maladie, votre

fille Brigitte est décédée le mois dernier. Vous êtes dans ce fauteuil roulant depuis trois mois, à la suite d'une chute sur une piste de ski, sport que vous avez pratiqué longtemps.

— Pour compléter ce tableau, j'ajouterai que suite à cette chute, je suis handicapée à vie. On ne peut pas dire que la chance est avec moi, me dit-elle avec une aigreur dans la bouche.

— Que vous disent vos jambes ces jours-ci ? lui demandai-je.

— Que j'ai bien fait d'investir dans un bon fauteuil roulant et dans une piscine chauffée, répondit-elle avec un sourire blasé.

— Je suppose que vous m'avez fait venir pour une affaire sérieuse et non pas pour faire *dame de compagnie*. Hier au téléphone, vous avez mentionné une disparition.

— Je voudrais vous engager pour retrouver mon gendre Hervé qui a disparu.

— Depuis quand votre gendre a-t-il disparu ?

— Depuis quatre jours.

— A-t-il laissé un mot derrière lui ?

— Non, pas à ma connaissance.

— Avez-vous reçu une demande de rançon ?

— Non, pas de demande de rançon. On a aussi contacté les hôpitaux, ses collègues de travail, mais sans aucun résultat.

— Avez-vous contacté la police à l'Office central des personnes disparues ?

— Oui, mais sans succès. Un officier est même venu ici pour nous dire qu'Hervé était un adulte et que sa disparition

n'était pas inquiétante, du moins pour le moment. Il paraît que chaque jour, des dizaines d'adultes disparaissent volontairement et sans laisser de traces. Mais moi, je pense que la disparition de mon gendre est inquiétante.

— Pour qui serait-elle inquiétante ?

— Surtout pour lui-même. Voyez-vous, sa femme – ma fille – a été enterrée il y a un mois et Hervé n'a pas vraiment fait son deuil et tourné la page. J'ai peur qu'il commette l'irréparable et mette fin à sa vie.

— Apparemment *vous*, vous avez déjà tourné la page, lui dis-je.

Soudain, la température baissa de plusieurs degrés. Elle me lança un regard noir et serra très fort la tasse de thé dans sa main droite. Un instant, je crus qu'elle allait me la lancer à la figure. Puis elle me fit un petit sourire en forme de grimace et d'une voix sans timbre me lança :

— Jeune homme, je ne vous permets pas de m'insulter chez moi. C'est moi qui paye et c'est moi qui commande. Tous mes employés le savent.

— Pour être clair, je n'ai pas encore accepté cette affaire et je ne suis pas à vendre, lui rétorquai-je d'une voix ferme.

Ses mains se mirent à s'agiter et une lueur de peur déchira ses pupilles sombres comme un éclair dans la nuit.

— Bon, assez baratiné monsieur Leprince, quel serait votre tarif ?

— 500 euros par jour, plus les frais, et une avance de 2000 euros pour les gens que je ne connais pas.

D'une poche latérale, elle sortit un portefeuille en cuir, qui était aussi épais qu'une boîte à chaussure. Elle le dépla

et en sortit exactement dix billets de 500 euros, qu'elle me tendit, puis remit son portefeuille là où il était.

— 5000 euros suffiront-ils pour commencer vos recherches immédiatement ? me demanda-t-elle avec une voix de petite fille.

C'est ce genre de musique que j'affectionne particulièrement dans ce métier. Je sortis mon carnet autocopiant, préparai un reçu, lui fis signer en bas, le signai moi-même et lui laissai la copie jaune du reçu sur la table. Je rangeai le carnet dans mon trench-coat, mis les billets dans mon portefeuille, et le remis dans la poche intérieure de ma veste, au cas où elle changerait d'avis.

Je sortis mon carnet petit format pour prendre des notes et lui demandai :

— Vous voulez que je le retrouve et vous le ramène, c'est bien cela ?

— Non, vous le retrouvez et me dites où il est. Le reste est l'affaire de ma famille, répondit-elle d'une voix autoritaire et l'air de quelqu'un qui s'agrippe à son entourage.

— C'est d'accord. Comment votre gendre a-t-il disparu ?

— Lundi dernier, nous avons dîné ensemble, Hervé, son fils Gabriel – mon petit-fils – et moi-même. Gabriel, c'est le jeune homme qui se trouve actuellement à la piscine. Après le dîner, Hervé et Gabriel sont rentrés à Paris. Depuis, on n'a plus eu de ses nouvelles, me dit-elle d'une voix neutre.

— Qui était présent avec vous ce jour-là dans la propriété ?

— Les mêmes personnes qu'aujourd'hui, c'est-à-dire : Hervé, Gabriel, la gouvernante Nafissa, les deux frères jar-

diniers, Marcel et Roger Katino. Marcel, c'est le grand costaud avec la tronçonneuse, et moi-même.

— Et la jeune blonde, elle était là ?

— Elle était là, mais elle est partie avant le dîner, me répondit-elle avec une voix faible, comme si parler de la jeune blonde la privait d'une partie de ses forces.

— A-t-elle un nom ? lui demandai-je.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit, elle ravalait sa salive puis fit un geste comme pour chasser un frelon.

— Anna, la fille de Gérard, me dit-elle sans me regarder.

— C'est la petite amie de Gabriel ? lui demandai-je.

— C'est ce qu'elle voudrait faire croire, brailla-t-elle avec une voix sonore et un regard meurtrier dans les yeux. Et en plus, elle est vieille. Elle a 28 ans, et lui il n'en a que 25, ajouta-t-elle.

Je m'humectai les lèvres et continuai :

— Racontez-moi ce qui s'est passé avant le dîner, s'il vous plaît.

D'un geste autoritaire, elle remit une mèche de cheveux à sa place et reprit d'une voix ferme :

— Ce jour-là, Hervé est arrivé vers 17 h. Gabriel était dans sa chambre au 1^{er} étage, Anna était déjà partie. Marcel et Roger étaient en train de ranger les outils de jardinage et sur le point de s'en aller. Nafissa était en train de préparer le dîner et moi j'étais au salon dans mon fauteuil roulant.

— Donc, vous avez dîné et ils sont partis tous les deux, Hervé et son fils Gabriel. Y a-t-il eu des disputes ? Quelque

chose de particulier à signaler..., je laissai ma phrase en suspens.

— Non, rien de particulier. Comme à son habitude, Hervé a ingurgité son dîner rapidement. Il a proposé à Gabriel de le déposer à Paris, et ils sont partis tous les deux vers 19 h.

— Ils sont partis dans la voiture d'Hervé, c'est bien cela ?

— Oui. Gabriel n'a ni voiture ni permis de conduire. La jeunesse d'aujourd'hui est adepte des transports en commun, répondit-elle sur un ton de reproche.

— Marque et couleur de sa voiture ?

— Une Jaguar blanche.

Je relis mes notes. Un coup de vent fit frémir les branches du cèdre qui se mit à se balancer sur place, comme une danseuse du ventre.

— Après leur départ, qu'avez-vous fait ?

— Nafissa a fermé le portail d'entrée, m'a aidé à me mettre au lit et est partie dans sa chambre.

— C'est où cette chambre ? lui demandai-je.

Elle tourna légèrement la tête et de la main droite, où brillait un gros diamant, m'indiqua un bâtiment au fond du parc.

— Nafissa occupe la chambre à côté du garage, et ceci depuis que son vieux mari l'a quittée, me dit-elle avec une voix terne.

Je laissai passer l'orage. Dans mon quartier, les trottoirs étaient pavés d'hommes cocus et de femmes abandonnées. Je demandai :

— Pourrais-je avoir une photo de votre gendre ?

Elle me tendit un album de photos qui était devant elle et me dit de faire mon choix. Je le feuilletai et choisis une photo de l'été dernier où Hervé, Brigitte et Gabriel prenaient la pose devant la piscine. Malgré le soleil et la lumière du jour, Brigitte avait le visage gris et parcheminé. Ses yeux étaient sombres et dépourvus d'espoir : les yeux de la mort. D'après la photo, Hervé mesurait au moins un mètre quatre-vingt-cinq. Un maintien imposant et puissant. Il avait un visage plein, le teint bruni et des yeux noirs. Il avait l'air d'un type de chantier, un peu rugueux sur les bords. Madame Videau me remit aussi un bout de papier où l'on avait noté les coordonnées personnelles et professionnelles d'Hervé Dauzat. Hervé Dauzat habitait du côté de la place Pereire et travaillait comme responsable de construction pour un cabinet d'architecte, basé dans le quartier des affaires de la Défense.

— Que vous a dit Gabriel sur la disparition de son père ? lui demandai-je.

— Tout simplement, que son père l'a déposé devant son loft à Montreuil et qu'il est rentré chez lui dans le quartier du 17^e arrondissement. D'ailleurs, vous pouvez en parler directement à Gabriel.

— Votre gendre, à part vous et son fils, a-t-il de la famille ?

— Non, il n'en a pas. Il est fils unique. Ses parents sont décédés il y a de cela une dizaine d'années, répondit-elle en fronçant les sourcils comme pour marquer son agacement.

Elle avala une gorgée de thé. Elle plissa les yeux pour mieux me voir. Les rides sur son front et autour de sa bouche s'accrochèrent. Son visage me rappela un terrain accidenté et aride dont la croûte était prête à se disloquer.

— Quel est votre plan d'action ? me demanda-t-elle dans un souffle.

— La première étape est d'interroger Gabriel et d'aller visiter l'appartement de votre gendre.

— Gabriel a une clé de l'appartement de son père, emmenez-le avec vous. Et après ça ? jappa-t-elle, dans ma direction.

— Interroger ses amis et ses collègues.

— Des amis ? Il n'en a point. Hervé est un homme solitaire. Cherchez plutôt une maîtresse.

— Auriez-vous des noms à me donner ? lui demandai-je.

Elle me foudroya d'un regard meurtrier. Je lui fis un sourire ironique.

— C'est vous le détective, c'est à vous de chercher et vous êtes bien payés pour le faire.

Elle médita un instant. Puis d'une voix nette et coupante, elle reprit :

— Décidément, je n'aime pas vos manières, monsieur le détective.

— Madame, personne ne vous oblige à les acheter et je vous rends votre argent si vous le voulez, lui répondis-je avec une virilité certaine dans la voix.

De ma part, c'était un coup de bluff, mais qui marche souvent avec les clients pressés ou qui ont quelque chose à cacher. Un éclair meurtrier passa entre ses paupières, puis elle se calma en ravalant sa salive et ce qu'il lui restait d'arrogance. Elle me fit un sourire repentant qui resta collé à ses mâchoires sans atteindre ses yeux et finit par lâcher :